Document généré le 13 août 2025 12:03

Port Acadie
Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies

Ruptures et continuités dans l'art religieux de la baie Sainte-Marie

Jean Simard

Numéro 10-11-12, automne 2006, printemps–automne 2007

Le patrimoine religieux de la Nouvelle-Écosse : signes et paradoxes en Acadie

URI : https://id.erudit.org/iderudit/018630ar
DOI : https://doi.org/10.7202/018630ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (imprimé)
1916-7334 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Simard, J. (2006). Ruptures et continuités dans l'art religieux de la baie Sainte-Marie. *Port Acadie*, (10-11-12), 37–54. https://doi.org/10.7202/018630ar

Résumé de l'article

En octobre 2005, invité à mener une recherche exploratoire sur le patrimoine religieux acadien de la baie Sainte-Marie en Nouvelle-Écosse, l'auteur a choisi de se laisser guider par les traces du religieux dans le paysage, afin de voir si le patrimoine de cette région est différent de celui qui existe ailleurs dans la francophonie canadienne et, d'autre part, s'il est en continuité ou en rupture par rapport à l'Acadie de la Nouvelle-France ou à la France elle-même, dont il serait issu. Parmi les nombreuses observations que ces questions suscitent, il en retient deux. L'une montre qu'il y a eu rupture : comment expliquer qu'il n'existe pas ici de croix de chemins, pourtant partout présentes dans la francophonie canadienne? L'autre fait plutôt état de continuité : il s'agit de la dévotion au Sacré-Coeur dont l'iconographie, présente notamment dans les églises paroissiales tenues par les eudistes, remonte au XVII^{e} siècle français.

Tous droits réservés © Université Sainte-Anne, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Ruptures et continuités dans l'art religieux de la baie Sainte-Marie

Jean Simard
Sainte-Louise, Québec

Résumé
En octobre 2005, invité à mener une recherche exploratoire sur le patrimoine religieux acadien de la baie Sainte-Marie en Nouvelle-Écosse, l'auteur a choisi de se laisser guider par les traces du religieux dans le paysage, afin de voir si le patrimoine de cette région est différent de celui qui existe ailleurs dans la francophonie canadienne et, d'autre part, s'il est en continuité ou en rupture par rapport à l'Acadie de la Nouvelle-France ou à la France elle-même, dont il serait issu. Parmi les nombreuses observations que ces questions suscitent, il en retient deux. L'une montre qu'il y a eu rupture : comment expliquer qu'il n'existe pas ici de croix de chemins, pourtant partout présentes dans la francophonie canadienne? L'autre fait plutôt état de continuité : il s'agit de la dévotion au Sacré-Cœur dont l'iconographie, présente notamment dans les églises paroissiales tenues par les eudistes, remonte au XVII^e^ siècle français.

Peu d'années après le Grand Dérangement, des familles acadiennes arrivent à la baie Sainte-Marie et se font octroyer des terres : de Saint-Bernard à Petit-Ruisseau (1768), Meteghan (1785) et Rivière-aux-Saumons (1804–1805)[1], où elles tentent de reconstruire l'ancienne Acadie en maintenant leurs traditions, spécialement la langue et la religion. Après plus de deux siècles de survivance et de fabrication de patrimoines issus des origines, mais aussi d'apports plus récents et peut-être aussi étrangers, quel est aujourd'hui l'état du patrimoine religieux des Acadiens de la baie Sainte-Marie? Y a-t-il des arts religieux qui leur sont propres ou qu'ils partagent avec les autres communautés françaises du Canada? Ont-ils par ailleurs perpétué ou même abandonné des formes héritées de l'Acadie de la Nouvelle-France et même de la France?

En octobre 2005, j'ai été invité par le titulaire de la chaire de recherche en oralité des francophonies minoritaires d'Amérique de l'Université Sainte-Anne à mener une recherche exploratoire sur ce thème. À cette fin,

1. Je remercie vivement Marc Lavoie et Sally Ross des commentaires utiles qu'ils m'ont adressés à la suite de ma communication, notamment sur la question complexe de la réinstallation des Acadiens de la Nouvelle-Écosse après le Grand Dérangement. Voir à ce sujet Sally Ross et J.-Alphonse Deveau, *Les Acadiens de la Nouvelle-Écosse – Hier et aujourd'hui,* Halifax, Nimbus Publishing, 2001.

j'ai choisi de me laisser guider par les traces du religieux dans le paysage : églises, chapelles, croix et autres symboles du même type rencontrés sur les bâtiments et dans leurs environnements. Au terme de cette courte exploration d'une semaine, j'ai d'abord constaté que les signes du religieux relevant du domaine privé sont plutôt rares, contrairement à ce que l'on observe dans le reste de la francophonie canadienne et dans la mère-patrie. Serait-ce que les Acadiens rentrés au bercail et tolérés par le nouveau maître auraient renoncé à afficher leur identité catholique pour éviter de froisser le voisin anglo-protestant, et, l'habitude aidant, n'auraient jamais dans la suite pensé à sortir le bon Dieu de l'église paroissiale? Pourtant ils ne se sont pas gênés, dans les années récentes, pour publiciser la râpure sur les façades de leurs commerces et leurs camions de livraison, non plus que les couleurs de leur acadianité sur les boîtes aux lettres de la poste royale.

Parmi les leçons que j'ai tirées de ma course sur les chemins de Clare, deux peuvent prendre la forme de propositions. La première veut qu'il y aurait eu rupture dans la volonté d'afficher publiquement sa croyance religieuse. J'en prendrai pour exemple la tradition d'ériger des croix le long des chemins. Comment se fait-il en effet qu'il n'existe pas ici, ni semble-t-il ailleurs dans le territoire de l'ancienne Acadie, de croix de chemin pourtant partout présentes dans le reste de la francophonie canadienne? La seconde fait plutôt état de continuités et elle a pour cadre physique et cadre d'analyse l'église paroissiale et les structures qui lui sont associées. J'examinerai pour cela l'iconographie du Sacré-Cœur, dont les origines remontent au XVII^e^ siècle français.

Y a-t-il déjà eu des croix de chemin dans l'ancienne Acadie?

Le lendemain de mon arrivée à la baie Sainte-Marie, j'ai remonté le chemin Patrice, qui conduit à Concessions. Passant devant le numéro 1382, la lumière aveuglante de fin de journée aidant, j'ai aperçu une structure qui m'était d'abord apparue comme étant une croix de chemin. Convaincu pourtant, depuis un premier séjour dans la région trente ans plus tôt, que ces monuments de la foi populaire étaient absents du paysage, je me suis surpris à penser que mes belles certitudes d'autrefois venaient d'être anéanties. Revenant sur mes pas, j'ai constaté plutôt que ce que j'avais pris pour une croix de chemin était en réalité un « mât de chemin » (**ill. 1**). À ma courte honte, mais aussi à ma défense, je dois dire que j'ai été trompé par la Vierge découpée dans le contreplaqué et peinte en bleu qui repose au pied d'un mât. La raison en est que mon œil était accoutumé à ce genre d'arrangement, qui est fréquent au Québec et au Nouveau-Brunswick (**ill. 2**). Alors, me suis-je dit, peut-être bien que les propriétaires auront vu ce genre d'installation chez les voisins ou l'auront

1. « Mât de chemin » érigé par Charles Meade, 1382, Chemin Patrice, Concessions. Photographie de Jean Simard, 2005.

2. Croix de chemin, Cormierville (Nouveau-Brunswick). Photographie de Léopold Désy, 1974.

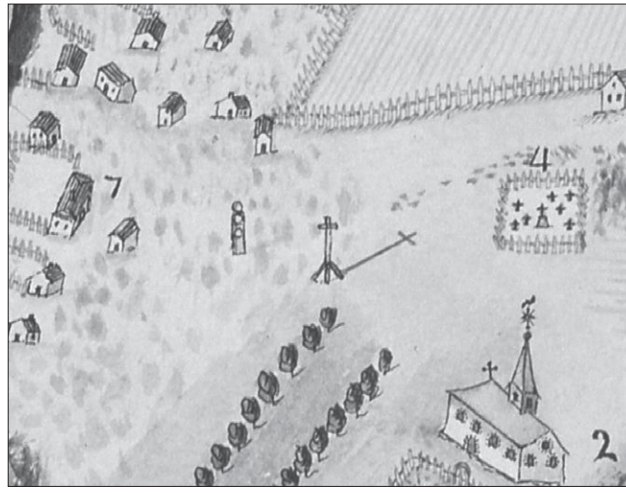
connu à travers la carte postale ou l'image de piété? Ne reculant devant rien pour assouvir ma volonté de percer le mystère du « mât de chemin », j'ai frappé à la porte du 1382, où habitent Jeannette et Charles Meade, que je remercie au passage pour m'avoir très gentiment accueilli. Surpris tous les deux par ma question, ils ont tout nié. Mais pendant la conversation, j'ai reconnu chez Jeannette un accent qui m'était familier. L'interrogeant sur ses origines, j'appris qu'elle était née en Alsace, que je considère comme ma seconde patrie, puisque j'y ai vécu trois ans de ma vie, pour mes études de doctorat. Avais-je trouvé la clé de l'énigme? Les souvenirs d'enfance française enfouis dans l'inconscient de Jeannette seraient-ils à la base de cette création inattendue en sol acadien? En tout cas, c'est un peu ce que m'a suggéré mon savant collègue Jean-Pierre Pichette, ici présent, quand je lui ai fait part de ma découverte. Ceci pour vous introduire à mon propos sur la question qui me torture depuis longtemps : y a-t-il déjà eu des croix de chemin dans l'ancienne Acadie? Avant de vous soumettre à la question, j'aimerais tracer un portrait rapide de la situation présente des croix de chemin au Canada français et de leur origine.

La tradition d'élever ce type de monument aux croisements et le long des routes nous vient de la Bretagne, où croix et calvaires se comptent encore aujourd'hui en très grand nombre, et de l'ouest français, d'où proviennent très généralement les premières familles de colons (**ill. 3**). Passant de l'Armorique à l'Amérique, les croix sont d'abord érigées en signe de prise de possession du territoire au nom du roi de France : à Gaspé en 1534, à Montréal en 1642, sur les bords du lac Érié en 1670, puis au Mississipi et en Louisiane en 1683. L'établissement de Port-Royal, fondé en 1605, je le souligne au passage, possédait aussi la sienne. Elle était située à l'intérieur du fort, dans la grande cour, comme le montre une carte dessinée par Franquelin en 1686 (**ill. 4**). À mesure donc que les colons français s'établirent dans le Nouveau Monde, des croix de chemin s'ajoutèrent aux croix officielles des explorateurs.

Les croix de chemin apparurent, faut-il le préciser, à l'ouverture des chemins eux-mêmes. C'est en 1737 que la construction du chemin du Roi, entre Québec et Montréal, se termine. En 1749, le naturaliste Pehr Kalm, visitant le Canada, pouvait déjà affirmer qu'elles étaient nombreuses :

> Durant tout mon voyage à travers le Canada, j'ai rencontré des croix dressées ici et là sur la grand-route. Elles ont une hauteur de deux à trois toises et sont d'une largeur en proportion; bien des gens disent qu'elles marquent la limite entre les paroisses, mais il y a plus de croix que de frontières; du côté qui fait face au chemin, on a découpé un profond renfoncement, où l'on a placé soit Notre Seigneur en croix, soit la Vierge Marie qui tient

3. Croix de chemin située aux abords de l'église de Saint-Éloi (Finistère, Bretagne). Photographie de Jean Simard, 2006.



4. Croix de Port-Royal. Détail de la carte dessinée par Jean-Baptiste-Louis Franquelin en 1686. Gracieuseté de Sally Ross (cliché, Bibliothèque nationale de France, Paris, Dép. des Cartes et Plans, SH groupe 132:2:2).

> dans ses bras Notre Sauveur enfant; on a placé une vitre dans la cavité pour que le vent et la pluie ne puissent rien détériorer. Tout Français qui passe devant un calvaire fait le signe de la croix et se découvre. La croix a la forme souvent représentée ici. En certains endroits, on a ajouté tous les instruments qui, d'après ce que l'on croit, ont dû être utilisés pour crucifier notre Sauveur; parfois même on a placé au sommet le coq de Pierre.[2]

En 1776, Thomas Anburey, l'un de ces officiers itinérants de l'armée du conquérant, qui aime observer les us et coutumes des Canadiens, note en particulier leur esprit dévot :

> Ces croix élevées dans une bonne intention sont une cause continuelle de retards pour les voyageurs; et ces retards, quand il fait un froid vif, sont réellement insupportables pour des hommes moins dévots que les Canadiens; car quand le conducteur d'une calèche, voiture couverte semblable à nos chaises de poste, arrive près d'une de ces croix, il saute en bas de son cheval, se met à genoux et récite une longue prière, quelle que soit la rigueur de la saison.[3]

C'est devant la niche, dont la présence est attestée par Kalm dès 1749, que les Canadiens dévots faisaient leurs prières, même par grands froids. Environ 40 pour cent des croix du Québec possèdent aujourd'hui de telles niches. Elles renferment une statuette, qui représente la plupart du temps la Vierge, soit comme *Immaculée Conception,* nimbée de douze étoiles et écrasant la tête d'un serpent, soit comme *Notre-Dame de Lourdes,* en robe blanche ceinturée de bleu, soit encore comme *Notre-Dame du Cap,* avec sa couronne de majesté. Elle laisse souvent la place à son Fils, en *Sacré-Cœur,* sur le modèle de la basilique parisienne de Montmartre, ou en *Enfant Jésus de Prague,* avec sa couronne et son manteau d'or. Ce sont parfois aussi des saints qui occupent cette sorte d'oratoire populaire : saint Joseph, la petite Thérèse de l'Enfant Jésus avec ses gerbes de roses, la bonne sainte Anne ou saint Antoine de Padoue, le spécialiste des objets perdus.

Dans le Québec d'aujourd'hui, on dénombre entre 2 500 et 3 000 croix qui bordent encore les routes rurales. Elles appartiennent à trois

2. Pehr Kalm, *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749,* traduction annotée du « Journal de route » par Jacques Rousseau et Guy Béthune, avec le concours de Pierre Morisset, Montréal, Pierre Tisseyre éditeur, 1977, p. 842.
3. Thomas Anburey, *Journal d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale,* Paris, 1793, lettre du 16 novembre 1776, p. 66–69.

grands types. Il y a tout d'abord la *croix simple,* celle qui présente quelques éléments décoratifs à ses extrémités ou à sa croisée, géométriques ou floraux, ou qui n'a aucun ornement. La *croix aux instruments de la passion* représente le second type. Les objets symboliques sont généralement alignés le long de la traverse. Leur nombre, comme leur position, varie beaucoup mais leur répertoire est assez fixe; la lance, l'éponge, le marteau, les clous, la couronne d'épines constituent habituellement la base de cette panoplie. Le troisième type est le *calvaire,* abrité ou non sous un édicule. Cette appellation est donnée aux croix sur lesquelles est suspendu le corps du Christ, au pied duquel se trouvent parfois la Vierge et saint Jean, plus rarement Marie-Madeleine en pleurs. À ses côtés sont parfois crucifiés les larrons Dysmas et Gestas, qui l'ont accompagné dans la mort. Ces trois formes de croix se retrouvent un peu partout au Québec, même si l'une ou l'autre pourra prédominer dans des régions distinctes. C'est le cas de la croix aux instruments de la passion, qui se voit surtout dans les grandes zones agricoles au nord de Montréal, en Montérégie, au sud de Québec. C'est le cas également de la croix simple, qui se retrouve davantage dans les régions maritimes : en Gaspésie, sur la Côte Nord, dans Charlevoix. Les calvaires se distribuent pour leur part le long du fleuve, de façon égale et symétrique au nord et au sud, dans la vallée profonde (**ill. 5**).

Dans quelle mesure les croix de chemin marquent-elles les frontières culturelles des catholiques francophones au Québec et au Canada? D'après une carte de répartition que j'ai préparée à partir d'enquêtes faites sur le terrain de 1972 à 1977, il ressort que les comtés les plus francophones, indépendamment de la démographie, ont le plus grand nombre de croix, tandis que les comtés plutôt bilingues, situés à la périphérie du territoire, en comptent nettement moins. J'ai étendu ces enquêtes à d'autres provinces, à l'ouest comme à l'est, où se trouvent aussi des croix qui indiquent la présence des francophones, ce qui m'a amené à constater que celles du Manitoba et du Nouveau-Brunswick se situent, au plan formel, dans le prolongement de celles du Québec.

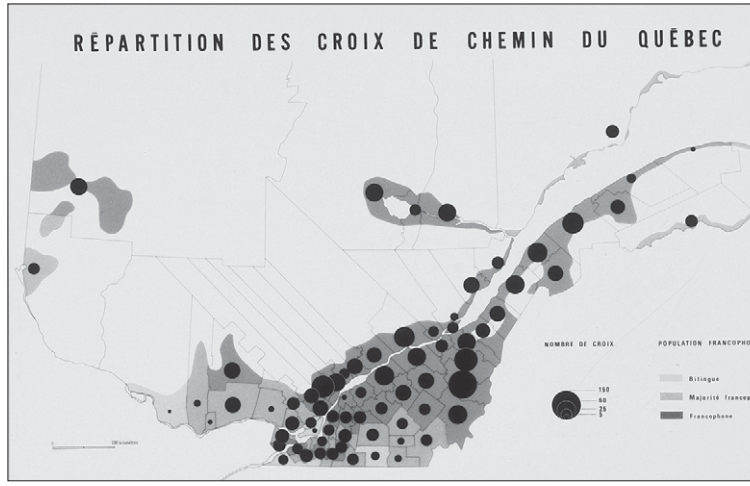
C'est en 1818 qu'une trentaine de Québécois fondent Saint-Boniface et transplantent sur les bords de la rivière Rouge, qu'ils colonisent peu à peu, les coutumes et les usages de leurs pères. Certaines de ces coutumes ont été inscrites très tôt dans le paysage, telles les « fermes en long » dont l'inspiration venait tout droit du système du rang tel qu'il était pratiqué au Québec depuis le XVII^e^ siècle. Aujourd'hui encore, le paysage manitobain garde des traces concrètes de la survivance de ces anciens Québécois, et les croix de chemin qui s'y trouvent en constituent l'exemple le plus éloquent. Leur typologie est variée, à l'image du Québec lui-même. C'est ainsi que nous retrouvons la croix simple, bien que celle de Sainte-Élisabeth

comporte une discrète ornementation polygonale à ses extrémités. Quant à la croix de Saint-Joachim, elle n'a rien de différent du deuxième grand type observé au Québec, la croix ornée des instruments de la passion. Il en est de même du calvaire de Saint-Léon. Comportant pour tout décor un Christ, il s'apparente à des dizaines d'autres calvaires non abrités qui bordent les routes rurales du Québec.

Dans l'Acadie des Maritimes, seul le Nouveau-Brunswick possède des croix de chemin, alors que le phénomène est inconnu en Nouvelle-Écosse[4], à l'Île-du-Prince-Édouard et à Terre-Neuve. Dans l'inventaire des années 1970, une trentaine de croix bordaient la route entre Campbelton et Moncton. Qu'est-ce qui caractérise ces croix au plan formel? Presque toutes appartiennent au premier type identifié au Québec : la croix simple. Les exemples choisis pour illustrer les croix du Nouveau-Brunswick révèlent cependant la présence d'un cas d'exception, observé dans l'autre partie française de la province qui forme, avec une partie du Québec et du Maine, la « république du Madawaska ». La croix de Kedgewick, abondamment ornée, se rapproche plutôt du deuxième type décrit plus haut et elle n'a rien de commun avec celles du nord-est de la province (**ill. 6**). Pourquoi cela? La région de Madawaska est contiguë au comté québécois de Témiscouata, qui possède à lui seul quarante-sept croix, dont un bon nombre relèvent du deuxième type. Quant aux croix du nord-est du Nouveau-Brunswick, elles se situent plutôt dans le prolongement de celles de la Gaspésie et en reprennent la configuration, signe peut-être que le Québec s'étend à travers ses croix jusqu'à Moncton.

Comment expliquer l'absence de ce marqueur culturel des catholiques francophones à l'est du Nouveau-Brunswick et particulièrement en Nouvelle-Écosse? Les croix auraient-elles été abattues après le départ des Acadiens au XVIII^e siècle? Mais alors ces derniers auraient pu en ériger de nouvelles dans leurs patries d'adoption, aux États-Unis par exemple. Or il n'en est rien, à moins que les croix du Nouveau-Brunswick trouvent là leur origine. Il n'en subsistait par ailleurs aucune trace dans la mémoire des personnes âgées de la baie Sainte-Marie que j'ai interrogées à l'époque des enquêtes, dans les années 1970, et à qui j'ai fait valoir l'exemple de la croix commémorative de Grand-Pré (**ill. 7**). Et il n'en existe pas davantage, à ma connaissance, dans l'iconographie ancienne, à l'exception encore une fois de Port-Royal. Les mêmes remarques s'appliquent à Terre-Neuve, si

4. Les Acadiens de la Nouvelle-Écosse ont cependant érigé quelques croix pour commémorer des événements : l'une à Grand-Pré, élevée en 1924 pour rappeler la Déportation, d'autres, plus curieuses, pour marquer des lieux où des messes blanches auraient été célébrées à une époque où il n'y avait plus de prêtre, c'est-à-dire dans les années qui ont suivi le Grand Dérangement. Selon des témoignages recueillis au colloque, il y en aurait trois à l'Isle-Madame et une autre à Wedgeport.



5. Carte publiée pour la première fois dans « Croix de chemins et frontières culturelles des francophones au Québec et au Canada », *Mélanges en l'honneur de Luc Lacourcière – Folklore français d'Amérique,* sous la direction de Jean-Claude Dupont, Leméac, Montréal, 1978, p. 395.

6. Croix de chemin, Kedgewick (Nouveau-Brunswick). Photographie d'André-Richard Gauthier, 1974.

7. Croix commémorant la déportation des Acadiens à Grand-Pré. Cérémonie officielle d'inauguration le 19 août 1924.

8. Chœur de l'église Saint-Alphonse. Tableaux de Pius LeBlanc, 1946. Photographie de Jean Simard, 2005.

j'en crois une lettre que m'avait adressée à cette époque Laurel Doucette, de l'Université Memorial. Et, chose remarquable aussi, aucune croix n'a été repérée aux Îles-de-la-Madeleine, l'Acadie en Québec.

Comment par ailleurs expliquer que nous retrouvions dans les lointaines prairies les trois grands types de croix québécoises, alors que le Nouveau-Brunswick en a gardé un seul? D'une part, il faut savoir que la baie des Chaleurs est devenue la *mare nostrum* des Acadiens, qui vivent sur l'une et l'autre de ses rives, et que les Acadiens des Maritimes et du Québec ont longtemps entretenu des rapports que les liens de parenté contribuaient à fortifier et à prolonger. Il n'est donc pas étonnant que leurs croix de chemin forment une sorte de chapelet autour de cette *mare nostrum* et que les grains soient plus ou moins identiques. Il en va tout autrement de la communauté franco-manitobaine, dont les origines sont beaucoup plus diversifiées. Rien de surprenant donc à ce que la diversité des croix de chemin de la partie française de cette province soit un peu à l'image de sa population, qui provient des parties les plus anciennes du Québec.

Dans quelle mesure les croix de chemin marquent-elles les frontières culturelles des francophones au Québec et au Canada? À l'échelle du Québec, il ressort avec assez de clarté qu'un net clivage existe dans le nombre de croix de chemin, selon qu'elles se situent dans les régions traditionnellement francophones et catholiques ou dans les régions culturellement mixtes, indépendamment de la densité des populations.

À l'échelle canadienne, les croix de chemin sont inconnues dans au moins trois provinces, la Nouvelle-Écosse, l'Île-du-Prince-Édouard et Terre-Neuve, où vivent pourtant des communautés francophones. Dès lors, on doit admettre que les croix ne délimitent pas parfaitement les frontières culturelles des francophones au Canada. Un peu comme les bornes des anciennes voies romaines qui encerclaient la Méditerranée, les croix de chemin rappellent bien modestement le rendez-vous manqué de Canadiens français qui voulaient étendre leur pays *coast to coast*.

Présence de saint Jean Eudes dans les églises de la baie Sainte-Marie

Revenant à la baie Sainte-Marie et à ma récolte un peu mince de l'art religieux populaire des routes, j'ai décidé d'entrer dans les églises, en commençant par celle de Saint-Alphonse. Je dois dire ma surprise en découvrant les grands tableaux du peintre Pius LeBlanc (1895–1987), dont le patronyme indique à l'évidence l'appartenance locale, plus précisément à Petit-Ruisseau. Ses grands tableaux de *la Sainte Famille,* du *Christ devant Jérusalem,* du *Bon Pasteur* et de *l'Annonciation,* faits en 1946, indiquent aussi que sa manière de peindre résulte d'une probable formation autodidacte. De part et d'autre de la partie centrale du chœur,

une reconstitution de la grotte de Lourdes imaginée par Melbourne à Fred Maillet et un autel à sainte Anne de semblable facture font de cette église une œuvre remarquable de l'art populaire de cette partie de l'Acadie, qui n'a rien à envier aux églises voisines, plus grandes et plus riches. C'est là que je me suis mis à penser que les Acadiens de la Baie, en étant si discrets au-dehors, auront probablement voulu garder la religion de leurs pères à l'abri du regard du voisinage (**ill. 8**).

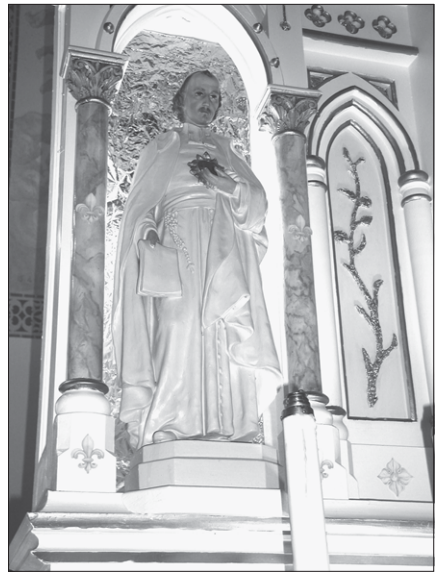
Je me suis dirigé ensuite vers l'église de Saulnierville, dédiée au Sacré-Cœur par les eudistes arrivés de France en 1890, dans la période de laïcisation qui devait conduire à la loi de séparation des Églises et de l'État. Y règnent en maîtres, évidemment dirais-je, saint Jean Eudes et sainte Marguerite-Marie, les deux piliers de la dévotion au Sacré-Cœur. À leur arrivée dans la baie Sainte-Marie, les fils de saint Jean Eudes mettent sur pied le premier collège Sainte-Anne et prennent en charge les paroisses Sainte-Marie et Sacré-Cœur, qu'ils redécorent et signent du symbole qui est le leur, c'est-à-dire le Sacré-Cœur.

La dévotion et l'iconographie du Sacré-Cœur sont à la mode en cette période de difficultés pour une France catholique attaquée de toutes parts depuis une vingtaine d'années. L'an 1870 voit l'arrivée de la IIIe République d'obédience laïque, l'affrontement sanglant de la Commune et l'occupation de la France par les armées prussiennes. Devant ces faits, l'archevêque de Paris, appuyé par l'Assemblée nationale, prend la tête d'un vaste mouvement en vue de construire une église sur la butte Montmartre, la plus haute colline de la ville, afin d'expier l'effondrement spirituel et moral qui aurait conduit la France à la défaite. Ce sera le Vœu national de la France adressé au Sacré-Cœur. Le Sacré-Cœur est connu en France depuis le XVIIe siècle, surtout à cause de sainte Marguerite-Marie Alacoque, religieuse à laquelle le Sacré-Cœur aurait apparu de 1673 à 1675 dans son couvent des visitandines à Paray-le-Monial. Une brève chronologie des faits nous persuadera toutefois que la visitandine n'avait pas inventé cette dévotion. Quand arrive au monde la future sainte, en 1647, Jean Eudes avait déjà publié, trois ans auparavant, *La Vie et le royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes,* qu'il réédite en 1648 et en 1666. En 1648, il publiera également *La Dévotion au très saint cœur et au très sacré nom de la bienheureuse Vierge Marie*. Quand le Sacré-Cœur apparaît à la religieuse de Paray-le-Monial, cela fait presque trente ans que saint Jean Eudes écrit sur le sujet et vingt-cinq ans qu'il a célébré pour la première fois et publiquement la fête liturgique du Sacré-Cœur de Marie. Ceci se passa à Autun, dans le diocèse où Marguerite-Marie naissait un an plus tôt. Non seulement Marguerite-Marie aura-t-elle lu les écrits de saint Jean Eudes dans son enfance, mais elle en aura aussi apprécié les représentations, puisque toutes les éditions sont ornées de

gravures représentant le Sacré-Cœur. C'est toutefois par elle que sera répandue la nouvelle dévotion auprès du grand public, plus précisément encore par le jésuite Claude La Colombière, son grand organisateur. Il ne faut donc pas trop s'étonner que les eudistes aient voulu placer les deux vedettes de la dévotion de part et d'autre de la statue du Sacré-Cœur qui domine l'autel de l'église de Saulnierville (**ill. 9**).

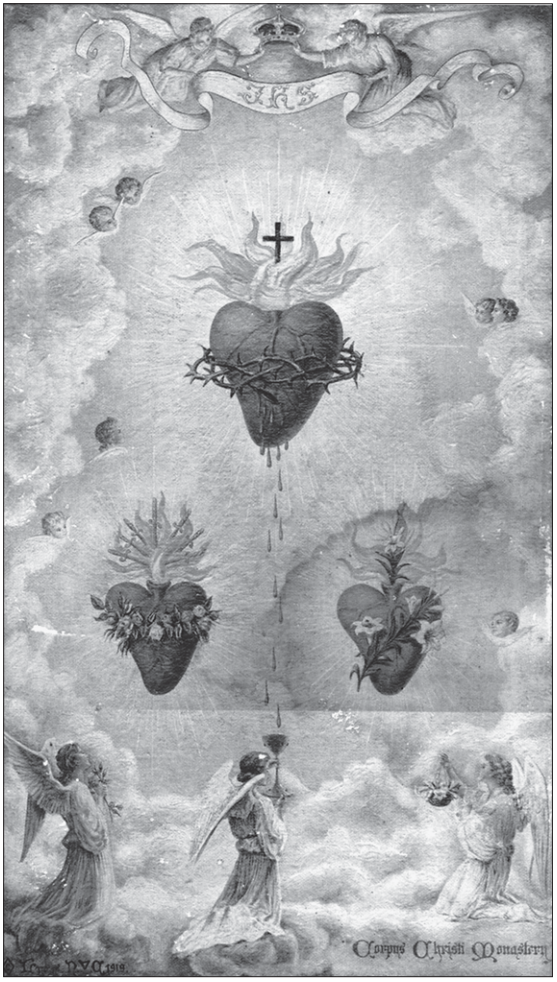
Le sujet est aussi présent dans l'ancienne chapelle du collège Sainte-Anne, à travers les quatorze grandes fenêtres garnies de vitraux. Ces vitraux, d'après les historiens du collège René LeBlanc et Micheline Laliberté, ont été commandés à la maison parisienne Haussaire par le supérieur Pierre-Marie Dagnaud, puis installés en 1901 à grands frais et dans la controverse parmi les eudistes. Les deux situés le plus près du chœur représentent le *Sacré-Cœur de Jésus* et le *Sacré-Cœur de Marie* (**ill. 10**). Aucune de ces représentations, pas plus qu'à Saulnierville d'ailleurs, ne rappellent celles qu'avaient imaginées les deux créateurs du XVII^e^ siècle. Ces façons de montrer le Sacré-Cœur de Jésus et de Marie sur les personnes auraient plutôt été élaborées au XIX^e^ siècle dans la préparation du Vœu national de la butte Montmartre. Plus près de l'iconographie du XVII^e^ siècle se trouve par contre une image de grand format que conservent les archives du Centre acadien de l'Université Sainte-Anne. Elle montre trois cœurs isolés des personnes de Jésus, Marie et Joseph, au-dessous desquels trois anges appareillés sont en adoration, tandis que deux autres situés au-dessus tiennent la couronne et la banderole annonçant les titres et qualités de Jésus-Christ. L'image est éditée par le Monastère Corpus Christi, congrégation de dominicains des États-Unis. Le Centre acadien ignore la provenance de cette image, mais nous pouvons supposer qu'elle a un quelconque lien avec le collège des eudistes (**ill. 11**).

Pour voir la seule œuvre issue de saint Jean Eudes qui se trouve dans la Baie, il faut entrer dans l'église Sainte-Marie ou plutôt en sortir. Le vitrail demi-circulaire placé au sommet de la porte du vestibule reproduit une gravure que l'auteur de *La Dévotion au très saint cœur et au très sacré nom de la bienheureuse Vierge Marie* avait commandée en 1648 à Nicolas Cochin pour l'insérer au début de son *Officium Beatissimae Solemnitatis Sanctissimi Cordis Beatissimae Virginis Mariae*. La vignette montrant un cœur surmonté d'une croix, contenant les bustes du Christ et de la Vierge placés de trois quarts et entourés de lis et de roses avec la devise « Vive Jésus et Marie », servira désormais de signature à tous les écrits de Jean Eudes, comme elle servira d'armes à la Congrégation de Jésus et Marie, familièrement appelée eudistes. Le vitrail de l'église Sainte-Marie n'est pas ancien. Il a été fait en 1990 par la maison Desmarais et Robitaille de Montréal et ses artisans Jules Tremblay, Marc Lepage et Luc Lepage, sans



9. Plâtres de *saint Jean Eudes* et de *sainte Marguerite-Marie* ornant le maître-autel de l'église Sacré-Cœur de Saulnierville. Photographies de Jean Simard, 2005.

10. Vitraux représentant le *Sacré-Cœur de Jésus* et le *Sacré-Cœur de Marie*. Ancienne chapelle du collège Sainte-Anne, 1901. Photographies de Jean Simard, 2005.



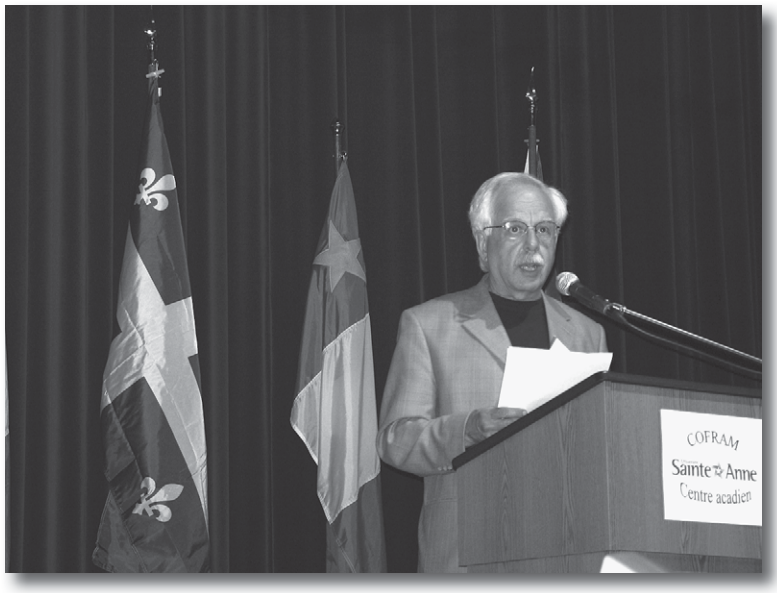
11. *Adoration des cœurs de Jésus, Marie et Joseph par les anges.* Chromolithographie de la première partie du xx^e siècle. Centre acadien de l'Université Sainte-Anne.

12. Vitrail aux « armes » des eudistes placé au-dessus de la porte du vestibule de l'église Sainte-Marie à Pointe-de-l'Église. Desmarais et Robitaille, Montréal, 1990. Photographie de Jean Simard, 2005.

13. Gravure commandée par saint Jean Eudes à Nicolas Cochin en 1648 et qui a servi de modèle à la maison Desmarais et Robitaille pour le vitrail du vestibule de l'église Sainte-Marie. Photographie de Jean Simard, 1972.

doute pour marquer le centenaire des eudistes à l'église Sainte-Marie (**ill. 12, 13**).

L'iconographie du Sacré-Cœur relie donc la baie Sainte-Marie au XVII^e^ siècle par le seul biais des eudistes venus de France au tournant du XX^e^ pour échapper à la répression laïque, fonder un collège et des paroisses, comme ils l'ont aussi fait ailleurs en Acadie et au Québec. Il en est de même de la dévotion à l'Enfant Jésus de Prague et ses représentations, qui sont pourtant nombreuses dans les églises locales, comme à Sainte-Marie. Cette figuration du Christ enfant voit le jour à Prague en 1628, quand la princesse de Lobkowitz fait don aux carmes de cette ville de la statuette couronnée et drapée du manteau royal. Mais c'est au XIX^e^ siècle que la dévotion devient populaire et se répand partout en Europe et ensuite en Amérique, tout comme le Sacré-Cœur. Il faudra chercher ailleurs pour trouver des continuités entre l'art religieux de l'Acadie ancienne et l'art religieux de celle d'aujourd'hui. La piste des croix de chemin est effacée ou n'a jamais été tracée, celle du Sacré-Cœur naît à la fin du XIX^e^ siècle. Qui donc pourrait nous aider à percer ce mystère? Je suis presque certain que sainte Anne, dont nous parlera maintenant Denise Lamontagne, saura nous tirer d'affaire…



Jean Simard